



HAL
open science

Les images du bonheur dans la documentation cunéiforme mésopotamienne

Brigitte Lion

► **To cite this version:**

Brigitte Lion. Les images du bonheur dans la documentation cunéiforme mésopotamienne. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2005, V, pp.24-30. hal-02186288

HAL Id: hal-02186288

<https://hal.science/hal-02186288>

Submitted on 17 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les images du bonheur dans la documentation cunéiforme mésopotamienne

Brigitte Lion (Université de Paris 1 et UMR ArScAn – HAROC)

Bien que l'intitulé du thème 4, « Textes et images », invite à mettre en relation la documentation écrite et iconographique, il ne sera question ici que des images au sens littéraire du terme, des images dans les textes. Une étude sur des correspondances éventuelles entre l'épigraphie et l'iconographie serait souhaitable, mais difficile. Il n'existe pas à ma connaissance de travaux sur la question et, d'une façon générale, il y a peu de recherches consacrées aux sentiments et à leur expression dans le monde mésopotamien¹.

J'entends ici le terme image dans un sens large, comme conception du bonheur, sans me limiter aux métaphores. Que sait-on du bonheur, comment peut-on le définir à partir des textes, ou comment peut-on construire une idée qui s'en approche ? Les difficultés pour répondre à ces questions sont de divers ordres. Si l'on travaille sur le bonheur, ou sur n'importe quelle notion de ce type, il n'existe pas dans le Proche-Orient ancien de littérature philosophique, spéculative ou théorique ; aucun texte ne se présente comme une réflexion sur une notion particulière, ni ne donne de définition. En outre, une recherche lexicographique montre qu'il existe des termes signifiant « bon » ou « bien », mais pas de mot spécifique pour dire le bonheur. Par exemple les expressions « bien de la chair » et « bien de l'intérieur » expriment la santé du corps et la satisfaction de l'esprit.

Le corpus, celui des textes cunéiformes de Mésopotamie, est évidemment beaucoup trop vaste

pour être abordé dans son ensemble. Pour restreindre le domaine de recherche, on peut exclure l'énorme masse de documentation économique et comptable, ainsi que les contrats aux formules souvent figées. Inversement on peut privilégier quelques types de sources précis, où l'on espère trouver des renseignements sur la question. J'en prendrai ici trois exemples :

- La littérature exprime une vision du monde, même si celle-ci est loin d'être homogène pendant 2500 ans sur une aire géographique très vaste.

- Le milieu royal a produit de nombreux textes, en particulier les inscriptions dans lesquelles le souverain exalte ses hauts faits. Elles permettent de voir ce que le monarque considère comme essentiel pour lui-même et pour son pays. Dans le milieu de la cour, les lettrés qui travaillent pour le roi, ou les fonctionnaires qui lui écrivent, développent des conceptions conformes à celles de leur souverain.

- Pour les individus, et malgré la difficulté de savoir ce que signifie l'individualité dans ce type de société, la correspondance privée constitue le meilleur champ d'investigation.

Ces trois corpus donnent des exemples de visions assez diverses du bonheur.

1. L'expression individuelle dans la correspondance

La notion d'individu est difficile à cerner, car les hommes du Proche-Orient antique n'ont guère laissé de documents témoignant d'un intérêt quelconque

¹ M. Jacques a soutenu il y a quelques années une thèse sur l'expression des sentiments en sumérien, mais ce travail est pour l'instant inédit. M. T. Larsen, « Affect and Emotion », dans W. H. van Soldt, J. G. Dercksen, N. J. C. Kouwenberg, Th. J. Krispijn (éds.), *Veenhof Anniversary Volume. Studies Presented to Klaas R. Veenhof on the Occasion of his Sixty-Fifth Birthday*, Leiden, 2001, p. 275-286, a souligné l'absence de représentation des sentiments sur les reliefs néo-assyriens, où les visages des personnages demeurent toujours impassibles.

pour la définition de l'homme. Les termes qui désignent la personne renvoient en général à des états ou à des parties du corps, internes ou externes, à la vie physique. Ils n'évoquent pas une vie intérieure, mais plutôt une réalité concrète. Le corps et la matérialité de l'être relie l'individu à ses semblables et il est rare de rencontrer l'homme seul, fût-ce spirituellement ; il est toujours montré, il se pense toujours, en société.

Dans un gros article consacré à la vie privée en Mésopotamie, M. Stol traite des âges de la vie, de la famille, de la sexualité, du travail, du cadre de vie²... Il indique dans sa conclusion : « Cet essai n'a pas abordé la question de savoir comment le Mésopotamien moyen percevait sa propre vie. On pourrait penser que de nombreuses réponses vont se trouver dans les lettres privées, mais leur contenu est décevant. Recourir à l'art du scribe pour écrire une lettre ne valait la peine que si des intérêts financiers étaient en jeu. Dans les lettres, les seuls sujets abordés entrant dans la sphère de la vie privée sont les plaintes concernant des revenus insuffisants, les présents liés à des mariages qui se font attendre, etc. Personne n'a écrit de lettre d'amour. La maladie est rarement évoquée. » On peut ajouter que, lorsqu'il y a recours à des scribes professionnels, ceux-ci peuvent modifier le discours du locuteur, qui de son côté n'a peut-être pas envie de tout raconter à un scribe³...

Les lettres retrouvées à Kültepe (antique Kanish), en Turquie, constituent cependant un cas remarquable. Elles font partie des archives de marchands qui, aux XX^e et XIX^e siècles av. J.-C., ont développé un vaste réseau de commerce : venus d'Assur, ils apportent en Anatolie étain et étoffes, et établissent des comptoirs commerciaux en Cappadoce. Ils maintiennent un contact épistolaire nourri avec leurs familles et leurs partenaires commerciaux⁴. Il est possible que certains d'entre eux aient su écrire, ce qui écarterait l'une des objections de M. Stol.

La majorité des lettres concerne les affaires commerciales et leur contenu est utilitaire. On y trouve de nombreuses informations sur la vie

quotidienne, mais peu de sentiments ou de considérations intimes. Toutefois de temps à autre, entre personnes qui se connaissent bien, jaillit une expression plus spontanée, ce qui a permis à M. T. Larsen de mener une étude sur l'expression des sentiments et émotions dans ces lettres⁵. Les expressions de sentiments négatifs sont, de loin, les plus nombreuses. Le verbe « aimer », *ra'âmum*, est assez rare et l'exemple qu'il en donne est peu encourageant : une femme accuse un homme de n'aimer que l'argent et de ne pas aimer la maison de son père ! L'homme en question s'estime d'ailleurs calomnié par ces propos. On touche ici une limite de ce type de travail : les gens heureux n'ont pas d'histoire et, lorsque des sentiments se manifestent, ils sont souvent malheureux. Il faut alors faire une recherche en creux, estimer ce qui est regretté, réclamé, évalué les sous-entendus... M. T. Larsen suggère en outre qu'un code social implicite interdisait d'exprimer trop ouvertement des sentiments, surtout déplaisants. Cela n'empêche pas de trouver assez fréquemment des plaintes ou des protestations de gens qui s'estiment mal traités, floués ou calomniés.

Le vocabulaire familial est très présent dans ces lettres. Il peut renvoyer à des relations de parenté entre les participants, mais aussi à des relations d'affaires sans que les correspondants aient des liens de sang ou d'alliance, car les rapports personnels au sein des firmes sont pensés sur modèle de la famille. Et lorsqu'on écrit à son correspondant « tu es mon frère », ou « tu es mon père, tu es mon maître », voire plus rarement « tu es mon dieu », c'est en général pour demander quelque chose... Le vocabulaire affectif est aussi employé : « si tu m'aimes, fais telle chose pour moi ! »

C. Michel a consacré un long chapitre aux lettres envoyées ou reçues par les femmes des marchands, séparées de leurs époux du fait des voyages de ceux-ci vers l'Anatolie. C'est évidemment là qu'on peut trouver une expression plus intime, même si ces « femmes d'affaires » consacrent une grande partie de leurs missives aux préoccupations commerciales et financières. Mais leurs plaintes et leurs protestations sont parfois

² M. Stol, « Private Life in Ancient Mesopotamia », dans J. Sasson (éd.), *Civilizations of the Ancient Near East*, I, Peabody, 1995, p. 485-502 (passage cité : p. 499).

³ Voir cependant les lettres réunies par A. L. Oppenheim, *Letters from Mesopotamia*, Chicago, 1967 : beaucoup de ces lettres émanent du milieu royal et concernent les relations internationales, mais l'auteur y présente aussi la correspondance privée.

⁴ C. Michel, *Correspondance des Marchands de Kanish*, Paris, 2001, publie et commente de nombreuses lettres de marchands. Le développement qui suit s'appuie sur ce travail et les lettres citées renvoient à cette édition.

⁵ Cf. note 1.

instructives, et on peut y dégager les attentes suivantes :

- Elles souhaitent que leur travail (la production d'étoffes) soit reconnu et payé à sa juste valeur, et s'offusquent des critiques des maris. Elles craignent d'être laissées sans ressources, et se plaignent de leurs difficultés financières.

- Elles rêvent de prestige social : l'une d'elle presse son époux de faire construire une maison, parce que le voisin en a déjà construit deux ! (lettre n° 306)

- Elles valorisent une harmonie familiale d'autant plus difficile à obtenir que tous les liens familiaux sont aussi des liens d'affaires. Malgré les disputes fréquentes, elles aspirent à la paix dans le groupe familial.

- Leurs lettres ne ménagent pas les conseils moraux, par exemple : « Informe Amur-ili : il doit savoir respecter les gens, il ne doit pas penser qu'à manger et à boire, il doit être un homme respectable » (lettre n° 354, cf. aussi lettre n° 352).

- Elles veillent au respect des obligations religieuses et le cas échéant, elles rappellent à l'ordre leurs époux, qui oublient trop souvent de faire des offrandes aux divinités (lettres n° 323, 324, 375). Des femmes écrivent : « Ici, nous consultons les oniromanciennes, les devineresses et les esprits. Le dieu Assur ne cesse de te prévenir : tu aimes trop l'argent mais tu méprises ta vie. Ne peux-tu faire plaisir au dieu Assur dans la Ville ? S'il te plaît, dès que tu auras pris connaissance de cette lettre, viens, rends visite au dieu Assur et sauve ta vie » (lettre n° 348).

M. Stol a écrit qu'il n'y a pas de lettre d'amour, et cette notion même est peut-être anachronique. Mais quelques cas de déclarations intimes méritent d'être cités. Une femme, Tarâm-Kubi, écrit à son époux Innâya : « Je t'en prie, lorsque tu auras entendu ma tablette, viens, regarde vers Assur, ton dieu, et ton domaine, et tant que je vivrai, que je puisse voir tes yeux » (lettre n° 345). La situation de Tarâm-Kubi, comme celle de beaucoup de femmes de marchands, est celle d'une épouse esseulée dont le mari est absent une grande partie de l'année. Une autre lettre, envoyée par un homme à la jeune fille qu'il doit épouser, est ainsi conçue : « Je t'en prie, le jour où tu prendras connaissance de ma lettre, tourne-toi vers ton père, et mets-toi en route avec mes serviteurs. Je suis seul, il n'y a personne qui me serve ni personne qui dresse la table pour moi. Si tu ne devais pas venir avec mes serviteurs, alors j'épouserais dans Wahshushana une jeune fille de Wahshushana. Fais-y attention, et toi et mes serviteurs,

ne vous attardez pas, partez » (lettre n° 397). Malgré le côté un peu brutal de la menace finale (en épouser une autre, si la jeune fille ne se dépêche pas de venir !) cette lettre est remarquable parce qu'il s'agit, à ma connaissance, du seul cas où une personne indique les motifs qui la poussent à se marier : le désir de compagnie, le besoin d'avoir un foyer et une femme qui tienne la maison.

Le bonheur dans la sphère de la vie privée est donc valorisé. Hommes et femmes sont heureux en couple et en famille, la solitude n'a jamais de connotation positive. Plus largement, ils souhaitent développer de bonnes relations sociales, établir une harmonie dans rapports humains : l'homme n'est heureux qu'en société. L'importance de la prospérité est normale dans le milieu des marchands, qui connaissent parfois des revers de fortune. La thématique de la protection divine, courante dans la littérature (textes religieux ou de sagesse par exemple), est ici exprimée par des individus. Enfin ces deux derniers aspects, la religiosité et l'éthique, sont quasiment absents de la correspondance entre hommes. Faut-il y voir une sensibilité particulière des femmes ?

Il est aussi possible que les approches du bonheur soient sociologiques et expriment les valeurs d'un groupe au moins autant que des aspirations individuelles. La comparaison avec d'autres groupes sociaux ou professionnels confirme que cette image n'est pas universelle, comme le montrent les deux exemples suivants :

Les scribes, les mieux placés pour exalter leur profession, estiment beaucoup leur propre travail. Les compositions dites de l'e-dub-ba, « de l'école », rédigées en sumérien au début du II^e millénaire av. J.-C., représentent une auto-célébration par les scribes de leur difficile métier et de leur habileté à le maîtriser. Ces valeurs ne sont pas pour autant partagées par l'ensemble de la société : certains scribes sont de statut servile ; et au I^{er} millénaire, les intellectuels au service du roi ne s'estiment pas suffisamment récompensés...

Quant aux guerriers et aux nomades, ils développent leur propre système de valeurs qui conjugue l'amour de la vie à la dure, de l'aventure et du grand air, et le mépris pour la mollesse de la vie citadine et familiale⁶. Le phénomène est connu, pour les guerriers, par quelques compositions littéraires et par des inscriptions royales, donc par un discours

⁶ B. Lion, « Un idéal de bonheur atypique, celui des guerriers et des nomades », *Estudos Orientais* 8. *A ideia de felicidade no Oriente*, 2003, p. 13-32.

externe ; pour les nomades, par les lettres de Mari, dont certaines émanent directement de chefs nomades. Ces choix sont aux antipodes de ce que valorise traditionnellement la littérature de Mésopotamie, qui met l'accent sur le confort, les joies de la vie citadine et la sécurité. On voit donc que les images du bonheur sont loin d'être universelles.

2. Les valeurs de la cour : le milieu royal

Beaucoup de travaux historiques concernent la personne du roi, l'idéologie royale ou les représentations du pouvoir, du fait de l'abondance de la documentation disponible. Depuis le III^e millénaire av. J.-C., les rois ont laissé de très nombreuses inscriptions, qui donnent leur titulature⁷ et leurs hauts faits : travaux de construction⁸ et campagnes militaires ; ces récits sont plus ou moins développés selon les époques et le type de source.

Or l'image que le roi donne de lui n'a rien à voir avec le bonheur. Il est aimé des dieux, condition indispensable pour être roi. Il est fort, tout-puissant, guerrier, bon chasseur, parfois savant (Shulgi, Assurbanipal), mais ne se dit jamais heureux : cette catégorie ne fait pas partie des références royales. Le bonheur est-il indigne du roi ? Le roi est-il indifférent au bonheur ? Ou bien est-il obligatoirement heureux, puisqu'il a tout pour cela ?

La satisfaction royale peut exister : les aménagements de parcs et jardins royaux par Sennachérib à Ninive correspondent certainement à un goût particulier de ce roi. Pour une fois, l'iconographie s'en fait l'écho. Les paysages de jardins font partie des rares reliefs néo-assyriens qui montrent autre chose que des scènes religieuses, des guerres et des parties de chasses. Le jardin d'agrément, construit, fabriqué, s'oppose au paysage naturel, cadre des exploits guerriers et cynégétiques du souverain.

En revanche, le roi a le devoir de faire le bonheur de son peuple. Cette idée s'exprime selon des thématiques diverses, toutes très présentes dans les inscriptions royales néo-assyriennes qui constituent

un morceau de choix pour l'idéologie royale. On y trouve les considérations suivantes :

- Le roi est l'intermédiaire entre son peuple et les dieux. Choisi par les dieux, aimé d'eux, il doit les écouter et faire leur volonté, d'où la présence à la cour de devins, exorcistes, etc. Le roi assure ainsi la protection divine à l'ensemble de son pays.

- L'une des images récurrentes du roi est celle du « bon pasteur » qui fait régner le droit dans son pays⁹. Le roi est source de droit, comme en témoignent les « codes » de lois, mais aussi les édits, et il juge en appel. Il protège les faibles, en particulier les veuves et les orphelins.

- Le roi fait la guerre aux ennemis de l'extérieur et garantit la paix et la sécurité à l'intérieur du royaume. D'un point de vue économique, la prospérité de l'empire repose en partie sur les pillages et les tributs des régions soumises. La représentation du monde est concentrique, organisée autour du pays d'Assur, et centripète, toutes les richesses des provinces lointaines devant converger vers la capitale, cœur et microcosme de l'empire.

- Le roi est pourvoyeur et responsable de la productivité du royaume. Il se vante volontiers de ses travaux hydrauliques. Cette thématique se rattache aussi à celle de la bienveillance divine : la terre produit parce que le roi a su se concilier les dieux. Dès le début du II^e millénaire, l'évocation d'une ère d'abondance figure dans les inscriptions royales par le rappel de l'excellent cours des denrées, signe de la prospérité économique qui a marqué le règne de tel ou tel souverain. Le tarif des salaires constitue une variation sur ce thème. Il est difficile de se faire une idée exacte de l'écart entre la réalité et ces prix et salaires royaux, mais il est certain que les premiers sont exagérément bas et les seconds remarquablement élevés.

- Le roi est dispensateur de bonnes choses. Les banquets royaux sont une façon pour lui de montrer son faste et la réussite économique de son royaume, et de faire participer ses invités à cette richesse¹⁰. La mise en images de ce thème existe : plusieurs reliefs montrent les convives en train de manger et boire, entourés de serviteurs et de musiciens.

- Finalement, on aboutit à une image de la société heureuse sous le bon règne. Elle n'est pas très

⁷ M. J. Seux, *Epithètes royales akkadiennes et sumériennes*, Paris, 1967. Cette titulature constitue en elle-même un programme.

⁸ Sylvie Lackenbacher, *Le roi bâtisseur. Les récits de construction assyriens des origines à Tiglath-phalasar III*, Paris, 1982 et *Le palais sans rival*, Paris, 1990.

⁹ D. Charpin, « Le bon pasteur : idéologie et pratique de la justice royale à l'époque paléo-babylonienne », *Les moyens d'expression du pouvoir dans les sociétés anciennes*, *Lettres orientales* 5, 1996, p. 101-114.

¹⁰ Voir les articles rassemblés dans *Banquets et fêtes au Proche-Orient ancien*, *Dossiers d'Archéologie*, n° 280, février 2003.

développée, mais sous-tend un certain nombre de descriptions du bon état du pays : le peuple doit se réjouir du bon état du royaume. Un déplacement intéressant de ce motif figure dans une inscription de Sennachérib, à propos de ses aménagements hydrauliques de la région de Ninive : aménageant un parc, il y plante des espèces végétales qui s'y développent « mieux que dans leur habitat naturel », et les espèces animales sauvages s'y reproduisent.

Dès qu'on aborde le discours royal se pose le problème de savoir à qui il s'adresse. La grande majorité de la population ne doit pas savoir lire, ni s'approcher des lieux où se trouvent ces textes qui vantent l'action royale, à supposer que ces textes soient visibles. Les inscriptions de fondation, par exemple, sont enfouies et ne doivent être lues que par les dieux, ou par le monarque qui, plusieurs générations après leur enfouissement, les redécouvre à l'occasion des travaux de réfection d'un bâtiment. Les images que véhicule la rhétorique royale ne sont pas forcément partagées par l'ensemble de la population, ni même connues d'elle.

Ce type de discours est néanmoins maîtrisé et assimilé par ceux qui le rédigent, les scribes qui travaillent pour le roi. Les lettrés de l'entourage royal, exorcistes, devins, médecins, courtisans au sens large, participent à leur façon à la production de ces textes et de ces images. Connaissant parfaitement les images susceptibles de plaire au roi, ils les utilisent en cas de besoin, ils les renvoient au roi, comme dans un miroir, dès lors qu'il s'agit de le flatter pour conserver ses bonnes dispositions. Les travaux de Pierre Villard ont mis en lumière les traits saillants du discours courtisan :

- L'exaltation du roi est permanente et le moindre signe de lui, comme la réception d'une lettre, emplit le courtisan d'une joie ineffable. Voir le roi est encore meilleur, puisque cela signifie qu'on a accès à sa personne, qu'on l'approche.

- Les marques de soumission, multiples, vont parfois jusqu'à l'auto-humiliation. Par exemple les courtisans recourent à la métaphore du chien pour se désigner. L'image est ambivalente : le chien est souvent tenu pour impur, et le courtisan montre ainsi l'extrême distance qui le sépare du roi; mais les qualités du chien, notamment sa fidélité, sont

connues, ce qui lui confère aussi une valeur positive¹¹.

- Certains courtisans se soucient très précisément du bien-être, voire du bonheur du roi. Les médecins, exorcistes et lamentateurs, chargés de la santé et du bien-être du roi, insistent beaucoup sur ce point¹².

Surtout, l'entourage du roi lui confirme que le monde est bien comme il le voit, parfaitement heureux sous son bon règne. Un des meilleurs exemples s'en trouve dans la célèbre missive d'Adad-shumu-usur, exorciste d'Assurbanipal, qui avait été disgracié ainsi que son fils Urad-Gula. Dans une lettre pathétique, il décrit sa situation malheureuse, opposée à la joie universelle qui marque l'arrivée au pouvoir du monarque : « Assur, (le roi des dieux) a prononcé le nom (du roi) mon seigneur pour la royauté d'Assyrie, et Shamash et Adad, par leur exstispicine fiable, ont confirmé le roi mon seigneur à la royauté du monde. (C'est) un bon règne, des jours d'équité, des années de justice, des pluies abondantes, une forte crue, un marché favorable. Les dieux vont bien, ils sont très respectés, les temples sont prospères. Les grands dieux du ciel et de la terre ont été honorés au temps du roi mon seigneur. Les vieux dansent, les jeunes chantent, les femmes et les filles se réjouissent et sont heureuses. Les femmes sont prises en mariage, on leur met des boucles d'oreilles. On donne naissance à des garçons et à des filles. Les accouchements se déroulent bien. Le roi mon seigneur a fait revivre celui qui était coupable et condamné à mort. Tu as relâché celui qui était en prison. Ceux qui depuis de nombreux jours étaient malades ont guéri, les affamés ont été rassasiés, les desséchés ont été oints, les nécessiteux ont été couverts de vêtements. Pourquoi moi et Urad-Gula, au milieu d'eux, serions nous inquiets et déprimés ?... »¹³ On retrouve là un certain nombre des thèmes signalés ci-dessus, que le roi aime à développer dans ses inscriptions : protection divine, justice royale, ère d'abondance, harmonie sociale. Adad-shumu-usur sert donc au monarque les images, ou les clichés, de la société heureuse, mais souligne qu'ici, un détail du tableau, sa disgrâce, vient perturber l'ensemble. Si le roi se montre clément et reprend son fils à la cour, l'image sera à nouveau parfaite.

¹¹ P. Villard, « Le chien dans la documentation néo-assyrienne », dans D. Parayre (éd.), *Les animaux et les hommes dans le monde syro-mésopotamien aux époques historiques*, *Topoi Supplement 2*, Paris, 2000, p. 235-249.

¹² P. Villard, « Bien-être du corps et de l'esprit d'après la correspondance des exorcistes, médecins et lamentateurs des Sargonides », *Estudos Orientais 8. A ideia de felicidade no Oriente*, 2003, p. 33-60.

¹³ S. Parpola, *Letters from Assyrian and Babylonian Scholars*, *State Archives of Assyria 10*, Helsinki, 1993, n° 226.

Ce genre d'argumentation semble bien rôdé dans l'entourage des rois, dès l'époque paléo-babylonienne. Plus d'un millénaire avant cette lettre, on trouve des développements comparables dans une lettre de Ninshatapada, fille du roi d'Uruk, adressée au roi de Larsa Rīm-Sîn qui a détrôné son père et lui a fait perdre sa position de prêtresse¹⁴, ou dans une lettre au roi de Mari envoyée par un scribe qui se trouve sans emploi¹⁵.

3. La littérature : images de la société heureuse

La littérature de Mésopotamie, d'expression sumérienne et akkadienne, constitue un vaste corpus, qui n'a pas encore été complètement édité¹⁶. La plupart des grandes compositions sumériennes ont été mises par écrit à la fin du III^e et surtout au début du II^e millénaires. Parmi ces textes, il existe des traditions fort diverses, selon les cités-États sumériennes dont ils sont originaires.

Ce corpus est trop vaste et divers pour être envisagé dans son ensemble, et il n'est pas sûr qu'il s'y trouverait beaucoup d'informations sur la conception du bonheur. Ces textes s'intéressent aux origines du monde, aux exploits des dieux ou des héros, mais les héros, et même les dieux, n'y sont pas forcément heureux. On peut ajouter les prières dont certaines ont une haute qualité littéraire, ainsi que les textes de sagesse qui s'interrogent sur la condition de l'homme mais le montrent plutôt malheureux. Je ne retiendrai ici qu'un aspect : la mise en scène des descriptions de la société heureuse.

Celles-ci ne se trouvent pas dans les descriptions des commencements : les rares récits, d'expression sumérienne, décrivant les origines les présentent comme des temps difficiles¹⁷. Il n'y a pas d'« état de nature » bon et heureux ; la nature, en

Mésopotamie, est très mauvaise mère, ce qui correspond d'ailleurs assez bien aux conditions géographiques locales. En revanche la nature aménagée, travaillée par l'homme, devient viable. Dans les deux grands récits babyloniens de la création de l'homme, le *Mythe d'Atra-hasis* et le *Poème babylonien de la création*, celui-ci est créé pour remplacer les dieux au travail, c'est-à-dire pour entretenir son cadre de vie : c'est une nécessité, non une malédiction¹⁸.

En revanche, les souvenirs de bonheur rejetés dans un passé mythique ou mythico-historique existent. Ils s'expriment en particulier dans les textes des grandes Lamentations sumériennes sur les villes détruites¹⁹, qui mettent en scène les événements catastrophiques ayant conduit à la chute de la III^e dynastie d'Ur, à la fin du XXI^e siècle. Ces compositions littéraires développent la thématique du « bon vieux temps », perdu et regretté, sans doute fortement idéalisé. Elles énumèrent tout ce qui a été perdu et il faut donc, là encore, effectuer un travail en négatif pour dresser le tableau de ce qui est valorisé. Mais ces grands textes s'inquiètent assez peu du sort des hommes. Quand ils expriment une vision de la société heureuse, celle-ci est très stéréotypée, laconique et schématique. Elle prend place dans un cadre urbain, où chacun doit occuper la place correspondant à son sexe et à sa classe d'âge. S'il y a de grandes réjouissances collectives, elles sont à peine esquissées.

Un exemple de cette harmonie sociale se trouve dans la *Malédiction d'Agade*, un texte de la fin du III^e millénaire ayant beaucoup en commun avec les Lamentations sumériennes ; la déesse Inanna, protectrice de la ville, y attribue à chacun ce qui lui convient : « À ses Anciennes, elle donna les sages avis. À ses Anciens, elle donna les conseils. À

¹⁴ W. W. Hallo, « The Royal Correspondence of Larsa. III : The Princess and the Plea », dans D. Charpin et F. Joannès (éds.), *Marchands, diplomates et empereurs. Etudes sur la civilisation mésopotamienne offertes à Paul Garelli*, Paris, 1991, p. 377-388.

¹⁵ D. Charpin, « Les malheurs d'un scribe ou de l'inutilité du sumérien loin de Nippur », dans *Nippur at the Centennial, CRRAI 35*, Philadelphie, 1992, p. 7-27.

¹⁶ Voir les recueils de S. N. Kramer et J. Bottéro, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, Paris, 1989 et de B. Foster, *Before the Muses. An Anthology of Akkadian Literature*, Bethesda, 1996. Pour la littérature sumérienne, on peut consulter sur internet le site développé depuis 1998 par J. A. Black, G. Cunningham, E. Flückiger-Hawker, E. Robson et G. Zólyomi, *The Electronic Text Corpus of Sumerian Literature*, Oxford : <http://www-etcs1.orient.ox.ac.uk/>.

¹⁷ B. Lion, « Âges d'or et paradis perdus de la littérature sumérienne », dans V. Pirenne-Delforge et Ö. Tunca (éds.), *Représentations du temps dans les religions. Actes du congrès organisé par le Centre d'Histoire des Religions de l'Université de Liège*, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et de Lettres de l'Université de Liège, fascicule 286, Genève, 2003, p. 55-73.

¹⁸ Dans la Bible non plus, le travail ne constitue pas une malédiction, puisque d'emblée Dieu place l'homme dans le jardin pour cultiver la terre (Gn 2, 15). C'est la pénibilité du travail qui, par la suite, est une malédiction (Gn 3, 17-20).

¹⁹ B. Lion, « Lamentations », dans F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la Civilisation Mésopotamienne*, Paris, 2001, p. 462-463, avec bibliographie, et ci-dessus, n. 17.

ses jeunes femmes, elle donna la danse. À ses jeunes hommes, elle donna la force aux armes. À ses tout-petits, elle donna un cœur content »²⁰. Mais même ces stéréotypes sont assez rares, on connaît plutôt leur image inversée dans les Lamentations, lorsque la population de la ville est tuée et les corps mêlés, sans égard au sexe ni à l'âge.

L'équilibre de l'ensemble de la société passe par le bonheur familial, dont les mentions sont assez rares. Au I^{er} millénaire, la Prophétie dite de Marduk indique que : « Le frère aura pitié de son frère, le fils respectera son père comme un dieu, la fiancée recevra le voile, elle respectera son mari ». Mais une fois encore, c'est dans les situations de désagrégation familiale que l'on assiste à la rupture de ces liens, les parents se détournant de leurs enfants, les époux de leurs épouses. Les malédictions qui, à la fin des grands traités néo-assyriens, prévoient tout le mal qu'encourt le contractant en cas de rupture de son engagement, seraient à étudier systématiquement et on peut en relever plusieurs qui font référence à la dislocation de la famille : « De même qu'un serpent et une mangouste n'entrent pas dans un même trou pour s'y coucher, mais ne songent qu'à s'égorger mutuellement, vous et vos femmes, n'entrez pas dans la même maison pour vous coucher dans le même lit, mais ne songez qu'à vous égorger mutuellement ! ». D'autres vont jusqu'au non respect des morts du groupe familial : « À cause de votre faim, mangez la chair de vos fils », ou encore : « Que l'orge à moudre disparaisse de chez vous ; en guise d'orge, que vos fils et vos fille moulent vos os ! », la profanation des sépultures et des cadavres étant comme une seconde mort, qui interdit au défunt de trouver le repos dans l'Au-delà.

Conclusion

On peut ainsi dégager du bonheur des images assez différentes, selon les domaines et les corpus où on les cherche. Elles déçoivent parfois par leur banalité, mais cela est compréhensible : il n'y a aucune raison de chercher chez le « Babylonien moyen », selon la terminologie de M. Stol (ou le Sumérien ou l'Assyrien moyen) un idéal original ou exceptionnel. Les descriptions de la société heureuse,

relativement rares, semblent privilégier les images d'harmonie familiale, de satiété, d'abondance et cohésion.

Le texte peut-être le mieux connu sur ce que pourrait être le bonheur dans le Proche-Orient ancien figure dans l'*Épopée de Gilgamesh*, dans sa version paléo-babylonienne (début du II^e millénaire). Gilgamesh, en deuil de son ami Enkidu et en quête de la vie éternelle, arrive aux limites du monde et y trouve une cabaretière, à qui il raconte son histoire. La femme lui répond²¹ :

« Gilgamesh, où cours-tu ?
La vie que tu cherches, tu ne la trouveras pas.
Quand les dieux ont créé l'humanité,
ils ont assigné à l'humanité la mort.
La vie, ils l'ont gardée entre leurs mains.
Toi, Gilgamesh, que ton ventre soit plein;
jour et nuit, réjouis-toi sans cesse,
chaque jour fais une fête,
jour et nuit, danse et joue de la musique.
Que tes vêtements soient purs,
ta tête lavée, toi-même baigné d'eau?
Regarde le petit qui te tient la main.
Qu'une épouse se réjouisse sur ton sein.
Voilà la tâche (de l'humanité). »

Ce texte exceptionnel met l'accent moins sur le bonheur individuel que sur un idéal familial et social, aux antipodes des valeurs héroïques qui ont été jusque-là dominantes dans l'épopée. Rien n'indique pourtant que Gilgamesh se soit par la suite conformé à ces conseils. S'il ne peut éviter la mort, comme le prédit la cabaretière, il établit sa réputation éternelle par ses exploits, par la construction des murailles d'Uruk, ce qui rejoint le registre de la geste héroïque. Mais de sa famille et de réjouissances, il n'est plus question. Ce passage n'a d'ailleurs pas été retenu dans la forme « canonique » de l'épopée telle qu'elle est fixée au I^{er} millénaire.

²⁰ J. S. Cooper, *The Curse of Agade*, Baltimore et Londres, 1983. Dans la citation de la lettre d'Adad-shumu-usur vue ci-dessus (§2.2.), on trouve l'utilisation consciente de ces stéréotypes, avec un travail de réécriture : les vieillards dansent, ce qui n'est normalement pas leur rôle, mais indique une liesse exceptionnelle.

²¹ Sur ce passage, voir T. Abusch, « Gilgamesh's Request and Siduri's Denial, Part I. The meaning of the Dialogue and its Implications for the History of the Epic », dans M. E. Cohen, D. C. Snell et D. B. Weisberg (éds.), *The Tablet and the Scroll. Near Eastern Studies in Honor of William W. Hallo*, Bethesda, 1993, p. 1-14 et « Gilgamesh's Request and Siduri's Denial, Part II. An Analysis and Interpretation of an Old Babylonian Fragment about Mourning and Celebration », *Muffs Fs, JANES 22*, 1993, p. 3-17.